Cartographie pré- et postcatastrophique Le cas de l'Arménie L. Alishan (1861) et N. Sarafian (1947)

Stéphane Cermakian

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/1400>

DOI : 10.4000/lcc.1400

ISSN : 2430-4247

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2017

ISBN : 9791032001585

Référence électronique

Stéphane Cermakian, « Cartographie pré- et postcatastrophique Le cas de l'Arménie L. Alishan (1861) et N. Sarafian (1947) », *Les chantiers de la création* [En ligne], 10 | 2017, mis en ligne le 30 juillet 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/1400> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.1400>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Cartographie pré- et postcatastrophique Le cas de l'Arménie L. Alishan (1861) et N. Sarafian (1947)

Stéphane Cermakian

1 Résumé :

2 L'étude de la fonction de la cartographie dans le cadre d'une littérature pré- et postcatastrophique permet de mesurer à quel point l'expression littéraire de la carte constitue une représentation polysémique du monde, en contrepoint d'une représentation officielle brandissant l'argument implacable de la réalité politique du plus fort. La *Physiographie de l'Arménie* (1861) de Léonce Alishan montre bien que la cartographie d'un pays en plein éveil national se situe en fait à la croisée de la réalité physique, de la tradition, du mythe et de l'Histoire. Dans *Le Bois de Vincennes* (1947) de Nigoghos Sarafian, le récit poétique, après le génocide de 1915, devient le lieu d'une nouvelle mythologie, celle de l'exilé qui reconstruit un univers perdu dans une langue singulière. La géographie devient ainsi géopoétique en vue de dessiner une carte qui tient compte de tous les éléments réels qui la composent.

3 Mots clés : catastrophe, géopoétique, Histoire, mythologie, nation.

4 Abstract :

5 Pre- and post-catastrophic mapping. The case of Armenia.

6 Studying the function of cartography in the context of a pre- and post-catastrophic literature allows to measure how the literary expression of the map constitutes a polysemic representation of the world, as a counterpoint to the official representation brandishing the implacable argument of the strongest's political reality. The *Physiographie de l'Arménie* (1861) by Léonce Alishan shows that the cartography of a country in full national awakening is at the crossroads of physical reality, tradition, myth and history. In *Le Bois de Vincennes* (1947) by Nigoghos Sarafian, the poetic

narrative, after the genocide of 1915, becomes the place for creating the exile's new mythology, who rebuilds a lost universe in a singular language. Geography thus becomes a geopoetic in order to draw a map taking into account all its real elements.

7 Keywords : catastrophe, geopoetic, History, mythology, nation.

8 **Cartographie pré- et postcatastrophique**

9 **Le cas de l'Arménie**

10 **L. Alishan (1861) et N. Sarafian (1947)**

11 « Pour bien remplir ses devoirs sociaux, l'homme a besoin d'une inspiration patriotique ; et pour que le patriotisme ne s'égare, ni ne s'arrête, il faut qu'il soit guidé par la sagesse, soutenu par la foi, couronné par la vérité éternelle » (Alishan 30) : ainsi s'exprime le révérend père Léonce Alishan dans son Discours prononcé le 12 août 1861 à la distribution annuelle des prix au Collège arménien Samuel Moorat de Paris, dont il était directeur. Ce discours, publié en français la même année, et s'adressant à un large public aussi bien qu'aux élèves sur le point de revenir dans leur pays, est une véritable « *Physiographie de l'Arménie* », (c'est le sous-titre du Discours), qui entreprend de dresser une description de l'ensemble des territoires historiques du pays dans lesquels vivent toujours les Arméniens, de la mer Noire et de l'Anatolie à la mer Caspienne et aux contreforts du Taurus¹. La nation arménienne, alors sous le joug de l'Empire ottoman, aspire à son indépendance, comme tous les peuples européens au moment de l'éveil des nationalités. Alors que la plupart de ces peuples y accéderont, l'Arménie, restée pourtant pacifique, sera mise à feu et à sang lors du génocide de 1915 perpétré par le gouvernement turc ; une partie des rescapés ira peupler une minuscule république bientôt intégrée à l'Union soviétique, et la grande majorité se dispersera à travers le monde, formant la Diaspora. Le Traité de Sèvres de 1920, accordant à l'Arménie un territoire national important et permettant le retour des réfugiés, ne sera jamais appliqué par la Turquie, et cette dernière, avec la complicité des grandes puissances, poursuivra jusqu'à aujourd'hui sa politique négationniste et son occupation des territoires ancestraux des Arméniens.

12 Aussi est-il important de saisir tous ces enjeux géopolitiques pour comprendre l'œuvre de Nigoghos Sarafian, rescapé du génocide et des persécutions kémalistes de 1922. L'auteur arménien affirme, dans son récit poétique *Le Bois de Vincennes* rédigé en arménien en 1947 à Vincennes où il résidait : « Qui suis-je ? Le fils de quelle nation et de quel pays ? [...] Qui suis-je, moi, né au sein de plusieurs langues dont aucune ne m'est apparue comme étant la mienne, pas même ma langue maternelle à laquelle je suis revenu, après être devenu étranger à moi-même dans une école étrangère ? » (Sarafian 59-60) Cette parole est évidemment à replacer dans le contexte du déracinement et de la désillusion ; elle vient d'un homme ayant abandonné l'espoir d'un retour sur le sol national. La cartographie d'Alishan dessinée sous un empire était très claire, et, au-delà de la fierté nationale qu'elle impliquait, ne faisait que confirmer ce que les atlas mettaient en valeur, de l'Antiquité à l'époque contemporaine : la présence du pays arménien, reconnu dans ses frontières et ses multiples productions. Inversement, la cartographie de Sarafian, exilé hors de frontières au demeurant gommées, est complètement esthétisée : rares mentions du pays, dans un *Bois de Vincennes* qui devient le lieu même de projection du drame évoqué implicitement, mais aussi de l'ensemble des parcours réels et imaginaires du poète depuis son enfance, même avant la Catastrophe.

- 13 L'étude comparée de ces deux cartographies littéraires est un cas exemplaire d'expression poétique reflétant la situation politique du moment. Dès lors, la définition d'un pays par les frontières d'un simple atlas dessiné par les grandes puissances ne rend pas compte de la réalité d'un peuple et de son rapport à l'étranger. Dans quelle mesure la carte d'un pays est-elle multiple, constituée par le croisement de l'Histoire, du mythe, de la géographie naturelle, de la mémoire et de la représentation de soi en tant que natif et en tant que peuple ? Et comment ce croisement des enjeux contribue-t-il à façonner une écriture, participant de ce fait à une véritable géopoétique² révélant la profondeur des cartes ?
- 14 L'expérience des écrivains avec le pays d'origine est radicalement différente selon qu'on l'envisage avant ou après la Catastrophe, vu la reconfiguration complète des frontières. Il conviendra donc d'étudier dans un premier temps la cartographie en devenir d'un pays déjà constitué et qui pourtant ne cesse de se (re)construire avec Alishan, avant d'aborder dans un second temps la cartographie de la déconstruction et du transfert culturel chez Sarafian. Ou encore : comment l'élan culturel et patriotique provenant de l'intérieur d'un État en formation donne réalité à la carte (réalité d'abord poétique, certes, mais déjà politique également), tandis que l'éclatement extérieur et sa négation internationale contraignent l'auteur à déplacer la question politique sur un autre territoire, à transformer les réalités vécues et à les imbriquer, dessinant ainsi une carte poétique singulière témoignant du désastre politique, culturel et personnel.

15 ***

16 1. Une cartographie en devenir

17 1.1. L'éveil d'une nationalité

- 18 L'éveil de la nation arménienne passe par la conscience des lieux ; d'où l'importance des toponymes dans *l'Étude de la patrie*. Dès les premières pages, Alishan passe en revue les noms de lieux où se trouvent des peuplements arméniens qui correspondent, du point de vue de la géologie, au plateau arménien identifié par les géographes anciens comme Strabon. L'auteur juge nécessaire de donner le nom original de ce que le pouvoir turc ne veut pas reconnaître et a cherché à effacer, par exemple les plateaux où se trouvent les sources de « l'Euphrate, l'Araxe, le Cour et l'Aradzani », le « lac de Sévan », « les bords de la Caspienne, où se confond le plan naturel de l'Arménie » (Alishan 2), « le Djorokh, fleuve arméno-pontien » (8). Après les cours d'eau, l'auteur nomme les villes, qui dessinent aussi le contour d'un vaste pays : « Diarbekir », « Trébizonde » (sur le bord de la mer Noire), « Erivan », identifiée comme « capitale de l'Arménie russe » (3), le « château de Van » (4), « Ani, [...] dernière capitale de l'Arménie » (6). Enfin, le coup d'œil du géographe embrasse la « longue chaîne d'Ararat » qui « partage toute l'Arménie, versant ses eaux, d'un côté, aux mers Euxinienne et Caspienne, de l'autre à la Méditerranée et au golfe Persique » (4).
- 19 Alishan s'appuie non seulement sur les géographes anciens comme Strabon, mais sur les géologues modernes comme Humboldt : « cette chaîne arménienne, avec ses contreforts, est regardée par le plus grand géologue des temps modernes, Humboldt, comme le centre de gravité de tout l'ancien monde », dont le « point culminant » est « le Massis ou Grand-Ararat ». Alishan évoque aussi « le père de la géographie comparée, Ritter » qui a nommé ce pays « *Île-à-montagnes* (Berg-Insel) » (5). L'auteur convoque aussi Hérodote, qui a témoigné de l'ingénieuse navigation des Arméniens sur l'Euphrate³, ainsi que Xénophon, qui a signalé les « demeures souterraines » (15) des

Arméniens dans la plaine de l'Ararat. Enfin, il n'hésite pas à citer les auteurs latins comme Horace et Virgile, qui ont évoqué aussi le pays arménien.

- 20 L'Ancien Testament est cité à plusieurs reprises pour rappeler la géographie arménienne. Le mont Ararat est évidemment associé à l'arche de Noé qui s'y est posée après le Déluge, « pour recevoir une fois encore l'unique famille humaine [...], et par les descendants de cette famille, devenus ses hôtes, elle peupla une seconde fois toute la terre » (28). L'auteur développe également une éloquente prosopopée du prophète Ézéchiël sur la ruine des civilisations, qui omet de mentionner l'Arménie, ce qui fait dire à Alishan qu'il s'agit d'un peuple appelé à durer (27). Jérémie aussi est invoqué pour avoir fait entendre la voix de Dieu appelant les « rois d'Ararat ». Enfin, l'auteur associe l'Arménie au paradis terrestre, entre le Tigre et l'Euphrate : « Pour retrouver les traces d'Éden, le plus sûr chemin est celui de l'Arménie » (28).
- 21 Ainsi, en s'appuyant à la fois sur les toponymes des régions peuplées par les Arméniens, sur les sources historiques anciennes et sur les Saintes Écritures, Alishan ancre la nation dans un cadre territorial précis, au travers d'une continuité temporelle harmonieuse qui, malgré les vicissitudes de l'Histoire, s'étend de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Il réussit à donner au pays un contour stable et tangible, sans entrer dans « l'arène politique » (1).
- 22 **1.2. Évitement de la politique : le dessous naturel des cartes**
- 23 C'est en décrivant concrètement le pays qu'Alishan lui donne une réalité. Nul besoin de discourir sur une légitimité politique : la faune, la flore et la géologie sont présentes pour donner à voir, à entendre et à sentir un pays qui est déjà donné pour tel, comme le montrent déjà les mots d'introduction : « Évitant l'arène dangereuse de la politique, c'est plutôt sur les lois physiques que j'appellerai votre attention » (1).
- 24 Dans un exposé qui n'est pas sans rappeler certains passages de Pliny l'Ancien ou de Buffon, Alishan fait une véritable *Histoire naturelle* de sa nation. À la différence des auteurs précédents, l'objectif poursuivi n'est ni encyclopédique ni scientifique, mais patriotique : il s'agit de recenser les connaissances naturelles en gardant « les vues les plus élevées et les plus morales » (2). Après avoir évoqué le climat extrême du pays, des « régions glaciales » aux « chaleurs des tropiques » en passant par « un climat des plus tempérés » (2), l'auteur en fait le portrait hydrographique. La variété des cours d'eau est étonnante, et l'un d'eux, le Djorokh, est même comparé en beauté au Niagara (8). Alishan passe ensuite aux minéraux, qu'il énumère, et à la terre « trop riche, trop variée en productions analogues pour que nous puissions en faire le détail ; [...] elle est aussi riche en argiles de toute espèce, en minerais, en alun, [...] en sel de tout genre et de toute forme », notamment les mines du Nakhitchévan, « exploitées depuis le temps des fils de Noé » (9). La topographie se lit désormais en fonction des appellations rappelant le sel, liant ainsi intimement les ressources naturelles à la nation qui les porte. Soufre, naphte, bitume, pétrole, marbre, basalte, cuivre, argent, or et pierres précieuses aussi sont très présents. Plusieurs toponymes portent d'ailleurs en eux le mot « or » et « argent ». Les pierres sont en effet utilisées pour les monuments des grandes capitales historiques comme Ani. Les volcans, évoqués à travers une hypotypose lyrique, ne sont pas sans rappeler les *Époques de la nature* de Buffon⁴.
- 25 La reconquête de la nation passe aussi par la nomination de la flore arménienne, effectuée avant même les traductions de Gallien et d'Avicenne en arménien, comme la

« *Hamasbram* ou *Hamaspure* » (18), la meilleure cochenille utile pour les ornements et les édits royaux.

- 26 Pour donner des racines plus anciennes encore au pays, Alishan fait la description d'un règne animal si foisonnant qu'il en dépasse la « démonstration scientifique » et qu'il nous transporte « au théâtre même de la création et du déluge » (21), donnant là aussi un caractère essentialiste au territoire en l'associant aux textes sacrés. L'auteur énumère les poissons et les oiseaux de toutes sortes, les fauves, ainsi que la fameuse hermine (qui tient son nom du pays arménien) et des fameux chats de Van et d'Angora, enfin les chevaux d'Arménie, déjà évoqués par le prophète Ézéchiél (XXVII, 14) ainsi que par les historiens anciens et les naturalistes du siècle précédent comme Buffon, qu'Alishan cite (« la plus belle conquête de l'homme » [23]⁵).
- 27 En montrant tout ce qui habite à la surface des cartes au moyen d'un discours didactique à destination des élèves venus approfondir leur culture nationale, Alishan lie étroitement la connaissance du territoire et le natif. Naître à son pays par l'acquisition des connaissances et le fonder comme nation sont une seule et même démarche, qui repose sur la foi en un commandement divin qui donne légitimité à l'acte fondateur.
- 28 **1.3. Un pays à cultiver et à aimer**
- 29 La reconquête n'est donc pas avant tout politique. Elle est un geste d'amour issu d'un acte profondément terrien : cultiver la terre, au sens propre comme au sens figuré, c'est l'aimer ; et aimer la terre, c'est obéir au « premier commandement du Créateur, donné au père du genre humain, et donné dans notre propre pays ; de LE CULTIVER ET LE GARDER » (31) : par ces mots se termine le discours du révérend père. Par l'étude de l'ensemble des dimensions de la patrie, l'homme sera un bon citoyen ; et « les mobiles par excellence de l'éducation sont la Religion, les Sciences et les Arts, et l'Amour de la patrie », dont Alishan entend « montrer l'harmonie [...] avec les autres » (1).
- 30 Le regard du prêtre s'élève au-dessus de la carte géographique et considère son pays dans sa territorialité spirituelle. Outre l'évocation de nombreux monastères sur toute la surface historique de l'Arménie (de ceux de Sanahin et Haghat à ceux de Mouch et de Van), la culture même de la terre est représentée comme un acte religieux, car elle relie l'homme à sa terre et réalise ainsi le commandement de Dieu pour l'homme à qui elle a été donnée en héritage. Il est ainsi important de cultiver son propre pays, et la vocation de l'Arménie est manifeste ; l'adoption du christianisme comme religion d'État semble faire revivre l'écho d'une première fondation, celle de la création du premier homme dans l'Éden, et la renaissance du genre humain et des espèces animales au pied du mont Ararat après le déluge. L'horizontalité de la carte, qui s'étend sur un territoire beaucoup plus grand que ce que les empires lui accordent, rejoint la transcendance de la foi chrétienne, qui l'incite à persévérer, même dans les grandes épreuves, sur les chemins de croix.
- 31 Dans le dernier chapitre, Alishan rend grâce au Créateur d'avoir aidé les gens du pays à tirer parti de la terre « depuis l'origine des temps historiques » (25), tout en s'ouvrant constamment aux autres nations, en favorisant les échanges divers et en apprenant les langues des autres peuples. Le pays est donc bien circonscrit dans un territoire précis, mais « aucun pays n'a été, et n'est étranger pour lui » (25). Selon Alishan, les peuples qui ont traversé le territoire se sont fondus dans la langue et le peuple dominants,

l'arménien, tout comme ce dernier, inversement, a cherché à apporter à sa mesure une contribution culturelle aux nations qu'il a visitées.

- 32 La langue devient aussi un territoire pour l'exilé : « il cultive la Patrie dans son riche langage, il la vénère dans sa religion, il l'étudie dans ses souvenirs et l'adore dans son cœur » (26). Mais pour Alishan, la vocation de l'Arménie intègre l'altérité : pour l'étranger, elle devient aussi riche en enseignements, puisque « c'est elle qui offrit à Dieu le limon béni de sa terre, et reçut de ses mains le père et la mère des humains ». Aussi bien, « il faut que tout peuple qui cherche son origine se tourne vers ce pays-là » (28) ; ce pays devient un exemple pour les autres, invités à réaliser par ailleurs leur propre quête identitaire et nationale. La carte de l'Arménie devient ainsi pour l'auteur du discours une carte du salut, qui passe par la reconnaissance pour chaque peuple de sa propre nation, de sa propre langue et de sa culture. Le pays est bien plus qu'une carte : ce qui s'y écrit est le rapport d'un peuple à sa terre et au ciel ; c'est son inscription dans l'histoire humaine et dans l'histoire du salut. Dès lors, la perspective eschatologique esquissée ici ne peut être assumée qu'à condition d'accepter l'incarnation en un peuple et une culture, qui n'est pas due au hasard mais à la Providence divine. Le sol national est en attente du travail productif et de l'amour de l'homme exilé sur Terre, dans la perspective de rejoindre la patrie céleste à la fin des temps.

33 2. Une cartographie de la déconstruction et du transfert culturel

34 2.1. Cartographie disloquée et fragmentaire

- 35 Le paysage décrit par Alishan n'est plus que désolation et ruines quelques décennies plus tard, au moment de la rédaction du *Bois de Vincennes* : des pertes humaines dans des circonstances atroces et d'une ampleur inégalée jusqu'alors ; des milliers de villages, de bibliothèques et d'églises brûlés ; un paysage désertifié et vidé de ses agriculteurs et de ses artisans, vite repeuplé par des tribus kurdes qui avaient participé aux massacres. Les exilés de la génération de Sarafian voyaient, sur leur carte de réfugié apatride, inscrite la mention « Sans retour possible ». Le désastre humain, civil et naturel est total.
- 36 *Le Bois de Vincennes* s'ouvre ainsi sur une transformation radicale de l'espace réel de l'exilé : « Le Bois de Vincennes s'étend de la Marne au Don et même plus bas, couvrant aussi une grande partie de la mer Noire » (Sarafian 19). Quelques pages plus loin, l'auteur reprend comme un leitmotiv ce bouleversement spatial : « L'espace est aboli. Au bord de la Marne, Varna » (22). Le choc de la Catastrophe a fait voler en éclats les territoires, qui se recomposent en une mosaïque hétérogène de fragments réunis selon la loi des associations poétiques.
- 37 Le nouveau territoire est sous le signe de l'étranger, de l'étrangeté surtout, inquiétante et inhospitalière : « la ville a bien cette beauté du vampire qui me fit oublier famille et patrie. [...] Je n'ai nulle part où jeter l'ancre. Destin de celui qui est né hors de son pays » (67). La femme vampire devient l'allégorie de la ville étrangère qui a retiré à l'exilé tout son sang après l'avoir charmé. Le motif du sang perdu est intimement lié à celui de l'arrachement de la terre d'origine.
- 38 L'éclatement des lieux d'autrefois cède peu à peu la place, de façon désordonnée, aux motifs nationaux, comme l'« Ararat » au milieu du Bois, ou la « mer de Marmara, déluge de pierres enflammées aux couleurs précieuses et multicolores » (32), à Constantinople, où avait vécu le poète et dont il a été chassé par les persécutions kémalistes à la fin du

processus génocidaire en 1922. Ces éléments déréalisés, survenant par bribes, proviennent sans doute de la métamorphose imaginaire d'éléments du Bois de Vincennes, comme le lac. Mais si ces apparitions représentent parfois un doux souvenir, elles constituent le plus souvent l'évidence d'un « monde détruit, en ruines, perdu dans la fumée, terni, envers la dispersion de [s]a personne et son obscurcissement », et cet « être déraciné » (37) ne peut plus lire son pays sur aucune carte, suite au refus des grandes puissances d'honorer l'édit de Sèvres qui garantissait en 1920 la création d'un territoire national. Seule demeure une minuscule république intégrée à l'Union soviétique, désormais hors d'accès et perçue par Sarafian et nombre de ses congénères comme un monde étranger dont la Diaspora est exclue (69).

- 39 Les éléments végétaux du Bois deviennent eux-mêmes des motifs qui appartiennent à l'histoire de l'exilé : les personnes déportées lors du génocide se transforment en « ombres des arbres comme des esprits persécutés » (57), le lac est perçu comme une « putain » séductrice alors même que l'exilé pensait « à ces victimes que nous avons laissées derrière nous » (58). Lui-même est dès lors « flottant comme une plante déracinée » (65). La transfiguration poétique est alors salvatrice : elle lui permet de le « sauver de l'oubli au moyen de l'art » et à « maintenir [s]a personne quand elle se disloque » (60). La carte déchiquetée se métamorphose alors en carte *poétique*, fabriquée pour créer un nouveau pays à la mesure de l'exilé et de ses multiples territoires, lui permettant de surnager dans cet univers qui l'engloutit.

40 2.2. Cartographie renaissante par l'inscription poétique

- 41 La destruction du pays d'origine et l'abolition des frontières laisse place à une reconfiguration du paysage mental du poète. Ce ne sont donc plus seulement des références géographiques qui affluent, mais des territoires symboliques : époques de la vie, souvenirs liés à des pays variés, mondes imaginaires de l'enfance. Le Bois de Vincennes s'étend jusqu'à la mer Noire, et le poète ajoute dès le début : « Il atteint parfois le ciel. Il passe par-delà mes nostalgies et mes souvenirs. Il plane au-dessus d'une patrie utopique et inconnue » (19). Quelle est cette nouvelle patrie ? Elle se constitue grâce à l'alchimie du verbe poétique, car « le Bois de Vincennes est ensorceleur », leitmotiv qui revient tout au long de l'œuvre. Héritier, par ses lectures parfaitement intégrées, de la tradition du poète alchimiste, qu'il réussit à adapter à la langue arménienne, Sarafian fait de l'œuvre poétique le lieu d'une création au sens métaphysique, chancelant entre l'amour du monde, la transgression prométhéenne et le doute d'Hamlet, qui se demande s'il doit « écrire ou ne pas écrire » (56).
- 42 Ne sachant s'il doit transgresser ou se résigner, le poète se rabat sur l'univers de l'enfance, ses contes, les histoires de la Bible et les prières familiales⁶, mais aussi la jeunesse dans la communauté arménienne de Varna, avec l'odeur de « la pastèque entamée » (35), ou encore « le passage des grues » (peut-être davantage lié à l'imaginaire national, qui accorde une grande importance symbolique à cet oiseau).
- 43 De même, le garçon qui « exigeait sa liberté » (41), révolté par l'horreur de la guerre, est peut-être celui qui a traversé l'Europe pour arriver à Constantinople en 1919, puis Paris en 1922. De ses parents, on ne sait pas grand chose. Sarafian donne l'image d'un enfant errant loin du domicile familial, qui lui laissa pourtant de doux souvenirs. Aucune biographie n'a été écrite et on ne dispose d'aucun détail sur sa traversée itinérante de l'Europe, si ce n'est qu'il a vu des « cadavres nus et mouillés » à Rostov pendant la Première Guerre mondiale, cadavres qui reviennent brusquement sous la forme de « branches coupées, écorchées » (20) dans le Bois de Vincennes. Les « houris »

(53) des contes orientaux de l'enfance côtoient le « château imaginaire » (58) inspiré du château de Vincennes, et le Bois devient « une mer, la nuit, sous le vent » (62). C'est aussi le souvenir de la naissance au bord de la mer Noire le jour de Pâques où « les cloches se répondaient » et où les vagues le berçaient « tel l'appel d'une mère » (64). Le poète renaîtrait de cette ville natale qu'il a fuie, comme l'oiseau qui « reprenait vie à nouveau de son sang répandu », comme un nouvel Icare (cité par ailleurs). Les « arbres venus de [s]a ville natale » (65) côtoient en permanence le château, et le poète, avant sa transfiguration intérieure, avoue : « L'automne, je retrouve la paix dans un château immémorial » (86), qui pourrait aussi être celui des épopées arméniennes de l'enfance.

44 Le verbe poétique a cheminé : de la carte disloquée sans véritable organisation topographique, le poème a évolué vers une carte poétique élargie à tous les territoires de l'existence terrestre, avant de se déterritorialiser entièrement par une expérience mystique singulière.

45 **2.3. Carte d'un devenir spirituel déterritorialisé**

46 Le Bois devient le lieu d'une ascension : en l'absence de territoires nationaux, et au-delà d'une simple poétisation du lieu, il instaure l'avènement d'un territoire spirituel nouveau, qui ne se reconnaît dans aucune religion. Après une nuit obscure qui n'est pas sans rappeler celle de saint Jean de la Croix (que Sarafian avait lu et médité), le poète, purifié de toute angoisse, accède à la contemplation.

47 Le Bois est transfiguré, mais il s'agit toujours de magie, puisque les mêmes leitmotifs se succèdent encore : « Le Bois de Vincennes est ensorceleur », « Le Bois de Vincennes est magique »... Le Bois n'a pas pu reterritorialiser l'exilé sur une carte réelle, ni même le faire demeurer dans l'enchantement de la poésie : la dernière étape est la « victoire », dans laquelle le « secret de la beauté de vivre [lui] est donné » (88). L'ascèse agnostique le prive de son identité et il ne sait pas où il est : « Aucune frontière ». Le poète est « partout, sur les points les plus éloignés du globe, habité par la réminiscence incertaine des pays et des villes où [il a] vécu » (89-90). Les arbres du Bois font entendre « des voix surréelles, une histoire inconnue [...], un chant clair [...], un autre chant, mélancolique, doux, innocent » (87), comme si le poète était transporté dans un conte bucolique.

48 Une déterritorialisation complète a eu lieu, mais ses accents définitifs cachent en fait un désarroi certain, et les écrits ultérieurs du poète montrent bien que ces moments de grâce font en réalité partie d'un cycle où la plénitude alterne avec le désespoir. L'amertume de ne pas retrouver un pays ancestral aux frontières stables et la souffrance d'être coupé de ses racines sont sublimées par l'opération poétique qui ouvre un nouveau territoire mental, en attendant d'accepter la transcendance rédemptrice du christianisme de son enfance, qu'il évoque à plusieurs reprises, non sans regret, tout en restant sur le seuil d'une conversion.

49 Dès lors, en une formule qui rappelle les hymnes de l'Église arménienne, le poète prononce des paroles de bénédiction, d'abord pour le « soleil naissant », puis pour sa femme, avec laquelle il partage espoirs et souffrances, et dont il dit à son sujet : « elle m'est une patrie, une source d'espoir et d'énergie. Elle est aussi pure que la lumière du soleil qui vient des hauteurs » (92). Dans d'autres proses de la même époque, Sarafian dira explicitement que la langue, ou l'écriture poétique, constitue pour lui une patrie, même si les pages qu'il écrit « tomberont dans le gouffre de l'oubli », car ce sont ces mêmes pages qui « cachent un instant ce gouffre, comme une lumière sacrée lorsque l'aurore pénètre dans les profondeurs de [s]on âme » (92). On pourrait en dire de même

des cartes géographiques : elles s'effriteront dans le fracas de l'Histoire, mais la justesse de leurs contours et la complexité de leur tracé seront toujours rappelées par la géopoétique. L'écrivain, comme Sarafian quand il évoque le cycle sans fin des révolutions échouées dans le sang, rappelle toujours l'inscription dans un sol, qui est plus qu'un simple habiter, car, comme l'écrivait Hölderlin, « c'est en poète que l'homme habite sur cette terre⁷ ».

50 ***

51 « Des plages de la Mer Caspienne aux rivages de la Méditerranée, des côtes du Pont-Euxin à ces plaines désolées où blanchissent les ossements des martyrs, des centaines de milliers d'ombres surgissent des tombeaux et de leurs mains décharnées désignent à l'Univers leurs bourreaux » (Morgan 1982 XXV⁸) : ainsi s'exprime l'historien français Jacques de Morgan en 1918, au lendemain de la première vague du génocide des Arméniens. Par cette parole, il rappelle les frontières réelles du pays d'après ses populations et son histoire, dans l'espoir constant d'obtenir des puissances un retour des réfugiés et la fondation d'un État-nation. La première partie de la phrase rappelle Alishan, tandis que la seconde annonce curieusement les images éprouvantes du *Bois de Vincennes*. Morgan, au cœur du drame, ne se situe donc ni dans l'avant, ni dans l'après-Catastrophe. Il rappelle au lecteur (et ce fut un souci constant chez lui) l'articulation vivante entre l'écriture de la carte (la cartographie) et l'écriture d'un peuple (l'ethnographie). Rien ne devient histoire, tout est actuel, car derrière la fixité des cartes, l'expérience humaine se manifeste et n'en finit plus de se reformuler tant qu'elle n'est pas dénouée.

52 Alishan, par la carte qu'il dessine, réussit à broser le tableau vivant d'une Arménie à la fois contemporaine et intemporelle, par le télescopage des références, des anecdotes et des mythes. Sarafian crée une nouvelle mythologie, celle de l'exilé qui a perdu la carte de son pays et qui reconstruit un univers aux éléments hétérogènes issus de ses multiples territoires existentiels. Cette langue dans la langue pour un tiers pays qui n'existe pas encore est la seule patrie immédiate, tandis que les autres sont en attente : où situer sur la carte le pays de l'exilé si, comme le dit l'auteur, le pays d'origine n'est plus accessible et le pays d'accueil ne peut épouser parfaitement son univers mental ? La langue poétique devient un territoire intermédiaire ; elle l'était pour Alishan, de façon apaisée : les perspectives ne sont pas les mêmes lors de l'éveil national sur un territoire encore habitable.

53 Il conviendrait ainsi de repenser la notion de cartographie au XXI^e siècle, qui aura vu des exodes massifs, des dépeuplements et des exils en tous genres. Nous sommes à l'ère du commerce mondial et des territoires virtuels, et la notion même de frontière peut être remise en question. Dès lors, si les frontières réelles éclatent partout sur le globe sans provoquer de réactions décisives, il n'est pas improbable que des frontières intérieures ou intimes cèdent à présent, et que la transgression devienne la règle. Il est à souhaiter que les institutions se dotent de barrières éthiques efficaces, afin d'éviter le désastre annoncé par une littérature à bout de souffle.

54 **Ouvrages cités**

55 Alishan, P. Léon M. D. *Étude de la patrie. Physiographie de l'Arménie, discours prononcé le 12 août 1861*. Venise : Imprimerie arménienne de Saint-Lazare, 1861. [Réimprimé par Hachette Livre BnF Gallica.]

56 Buffon. *Œuvres*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007.

- 57 Hérodote. Thucydide. *Œuvres complètes*. Trans. A. Barguet. 1964. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2012.
- 58 Hölderlin, Friedrich. « In lieblicher Bläue » (En bleu adorable). 1823. *Sämtliche Gedichte*. Frankfurt am Main : Deutscher Klassiker Verlag, 2005.
- 59 Ibn Khaldun, *Le Livre des Exemples*. Trans. Abdesselam Cheddadi. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002.
- 60 Idrîsî, *La première géographie de l'Occident*. Trans. chevalier Jaubert. Paris : GF Flammarion, 1999.
- 61 Morgan, Jacques de. *Essai sur les nationalités*. 1917. Marseille : Académie de Marseille, 1982.
- 62 —, *Histoire du peuple arménien*. 1918. Antélias : 2004.
- 63 Pline l'Ancien. *Histoire naturelle*. Trans. Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2013.
- 64 Reclus, Élisée. *Les Arméniens*. 1876-1884. Paris : Magellan et Cie, 2006.
- 65 Sarafian, Nicolas. *Le Bois de Vincennes*. 1947. Trans. Anahide Drézian. Marseille : Parenthèses, 1993.
- 66 Sarafian, Nicolas. « Enfance et lumière ». *Nos terres d'enfance. L'Arménie des souvenirs*. Trans. Anahide Drézian. Marseille : Parenthèses, 2010.

NOTES

1. L'identification de territoires aussi étendus à l'Arménie date de l'Antiquité, chez des auteurs grecs comme Strabon et Hérodote, et latins comme Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, VI, 25-27) ; les auteurs reconnaissent des frontières naturelles qui délimitent une vaste étendue correspondant à un peuplement relativement homogène. Dans le corpus arabe au Moyen Âge, on retrouve des indications notamment dans la *Muqaddima* du *Livre des Exemples* d'Ibn Khaldun, qui nomme « Arzan » (Erzeroum) et « Tiflis » (Tbilissi) comme faisant partie de l'Arménie, et va même jusqu'à écrire : « L'Arménie [...] comprend Marash, Malatya et Anqara » (Ibn Khaldun, *Le Livre des Exemples*, trans. Abdesselam Cheddadi [Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002], p. 296-7 et 304-5) ; voir aussi Idrîsî, *La première géographie de l'Occident*, trans. Chevalier Jaubert (Paris : GF Flammarion, 1999), p. 413. Au XIX^e siècle, on trouve par ailleurs sur le pays arménien les indications suivantes, dans la *Nouvelle géographie universelle* d'Élisée Reclus : « Il comprend presque toute la vallée de l'Araxe, une partie notable du bassin de la Koura, au sud et au nord de ce fleuve, tout le bassin du haut Euphrate, jusqu'à la jonction des deux branches supérieures, les bords du lac Van et quelques enclaves de la Perse dans le bassin du lac d'Ourmiah » (Élisée Reclus, *Les Arméniens* [Paris : Magellan et Cie, 2006], p. 41) ; il affirme aussi que l'Ararat « s'élève sur le sol d'Arménie » (p. 18) et que l'Araxe, qui naît au sud d'Erzeroum, est « le fleuve arménien par excellence » (p. 35). En 1918, au moment du génocide, l'historien Jacques de Morgan ouvre son *Histoire*

du peuple arménien sur 29 pages de description de la géographie arménienne (région par région), qui correspond assez bien à celle d'Alishan. Les sources très variées dans le temps et dans l'espace concordent donc dans la représentation d'une réalité qui semble universellement admise, quel que soit l'Empire qui exerce une mainmise territoriale.

2. Dans le sens d'une inscription de l'homme (en tant qu'existant poétique), par le verbe, sur une terre originelle ou un sol fondateur.

3. Hérodote, *L'enquête*, livre I, 194, *Œuvres complètes*, trans. A. Barguet, 1964 (Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2012), p. 131.

4. Buffon, *Des époques de la nature*, *Œuvres* (Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007), p. 1193-1344.

5. Voir aussi Buffon, « Le cheval », *Histoire naturelle des animaux*, *Œuvres*, *ibid.*, p. 503.

6. Voir entre autres Sarafian, « Enfance et lumière », *Nos terres d'enfance. L'Arménie des souvenirs*, Trans. Anahide Drézian (Marseille : Parenthèses, 2010), p. 179-184.

7. « [...] dichterisch, wohnet der Mensch auf dieser Erde » : Friedrich Hölderlin, « In lieblicher Bläue » (En bleu adorable), 1823, *Sämtliche Gedichte* (Frankfurt am Main : Deutscher Klassiker Verlag, 2005), p. 479. (Nous traduisons.)

8. Cité par Edmond Khayadjian dans sa présentation de l'*Essai sur les nationalités*. La citation est extraite d'une page en prose envoyée à Archag Tchobanian, inédite et qui se trouve au Musée des Arts et de la Littérature à Erevan, Fonds A. Tchobanian, n° 7741.